

## FEMMES DE LETTRES FRANÇAISES ET TURQUES SOUS L'ANCIEN RÉGIME

— esquisse socio-littéraire —

Jale ERLAT(\*)

Cet article propose d'offrir un essai d'étude comparative sur la condition des femmes-écrivains françaises et turques au «Siècle des Lumières». Dans leurs deux sociétés tout à fait différentes l'une de l'autre à tous les points de vue : habitudes, mentalités et religions nous allons tenter de définir la position des femmes-intellectuelles, leur formation ainsi que leurs activités littéraires.

Nous limiterons volontairement à quatre le nombre des écrivains dont nous traiterons ici le cas, deux Françaises et deux Turques qui vécurent à peu près à la même époque, à savoir : Madame de Graffigny et Madame Riccoboni pour ce qui est des Françaises et Sıtkı Ümmetullah Hanım et Zübeyde Fitnat Hanım pour ce qui est des Turques.

### 1 — Les Femmes-Ecrivains et l'Ancien Régime français a — Bref rappel historique

Rappelons que la littérature féminine en France débuta à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et plus précisément en 1175 avec les fables et les lais de Marie de France (1). Signalons ensuite la parution en 1405 de *La Cité des Dames* de Christine de Pisan, ouvrage considéré comme le plus important de ceux qui furent publiés à cette époque

(\*) Dr., H.Ü., Edebiyat Fakültesi, Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalı, Öğretim Üyesi.

(1) Larnac, Jean; *Histoire de la littérature féminine en France*, Editions Kra, Paris, 1929, p. 16.

en réaction à la grossièreté mysogine des clercs. Faisant suite à ce livre qui fait date dans l'histoire de l'émancipation de la femme, nous trouvons au XVI<sup>e</sup> siècle l'oeuvre de Marguerite de Navarre qui, entre autres, dans son **Héptaméron** exalta l'amour épuré des parfaits amants et selon laquelle la femme devait cesser de n'être qu'un jouet sensuel pour devenir l'égale de l'homme. Marguerite de Navarre, de part sa surprenante audace intellectuelle, compte parmi les rares femmes-écrivains de cette époque dont la postérité a retenu le nom. L'importance des femmes s'intensifia au siècle suivant où nous voyons certaines d'entre elles, toutes puissantes, imposer le règne de «la Préciosité». Ce mouvement socio littéraire qui poussa le raffinement des comportements et des sentiments des deux sexes jusqu'au paroxysme, connu, grâce à Mlle de Scudéry, une vogue qui marqua son époque. Cette mode, on s'en doute, ne pouvait qu'irriter les hommes, Molière et La Fontaine, pour n'en citer que deux, et non des moindres, soutinrent des idées rétrogrades et firent de «La Précieuse» un portrait si peu flatteur qu'il reste encore bien ancré dans l'esprit de certains hommes d'aujourd'hui.

#### b — Le Siècle des Lumières

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la défense des femmes prit un aspect socio-philosophique; Poullin de la Barre, par exemple, se déclara partisan de l'égalité des sexes et réclama le droit à l'instruction pour toutes les femmes; il y eut alors une pléthore de livres sur la condition féminine de 1725 à 1760; citons bien sûr **Le triomphe du sexe** que l'abbé Dinouart dédia à Madame du Châtelet et qui resta un des exemples les plus représentatifs du genre. En ce qui concerne l'évolution du féminisme en Europe, la parution de nombreux magazines pour les femmes, innovation de l'époque, eut une importance primordiale. Dans ce domaine l'influence des Anglaises est indéniable. Beaucoup devinrent à la fois journalistes et écrivains professionnels et certaines arrivèrent même à vivre de leur plume. Le phénomène fut tel que ce sont les femmes qui publièrent la majorité des romans parus durant la deuxième moitié du siècle, soit à peu près deux mille titres (2). Parmi les périodiques qui donnèrent aux Anglaises

(2) Voir l'article de Jean E. Hunter; «Woman and literature in the 18<sup>th</sup> century England», pp. 55-88, paru dans **Women in the 18<sup>th</sup> century and other Essays**, Samuel Stevens, Hakkert & Co., Toronto and Sarasota, 1976.

le goût et l'habitude de lire on doit bien sûr citer **The Lady's Dictionary** (1964) et le plus durable d'entre eux, le **Ladies' Diary** qui parat pendant 136 ans (de 1704 à 1840). Conséquence directe de toutes ces nouvelles publications, l'évolution des mentalités s'accéléra, on en prendra pour exemple les coutumes matrimoniales anglaises: jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mariage était un accord passé par les deux familles et la jeune fille acceptait sans objecter la décision de ses parents; petit à petit, elle arriva à discuter de son sort et à faire admettre l'importance des sentiments dans le mariage. Les unions de convenances commencèrent donc à être sévèrement critiquées tant dans les romans que dans la presse (3).

En France, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, les réformateurs pensèrent qu'une bonne éducation améliorerait la condition de la femme dans la société: La femme doit être éduquée afin d'être une meilleure compagne pour son mari, régler avec économie les dépenses du foyer, et pouvoir s'occuper de l'instruction morale de ses enfants. Certains allèrent même plus loin et considèrent qu'une femme instruite serait économiquement indépendante, qu'elle ne serait pas obligée de se marier avec un homme qu'elle ne connaîtrait pas, ni condamnée à mourir de faim en cas d'abandon par l'époux ou même de célibat. Tout comme en Angleterre, la presse féminine propagea les idées nouvelles et des journaux comme **La Bibliothèque des Femmes** ou **Le Journal des Dames** offrirent aussi, et avant tout, la possibilité, pour celles qui le voulaient, de voir leurs écrits imprimés. Au début de cette période, l'évolution de la situation féminine des Françaises fut non seulement plus lente mais aussi plus contestée que celle des Anglaises, cela se voit à travers leurs publications. Dans la majorité des cas, les romancières et leurs héroïnes appartenaient à ce qu'on appelle la «Bonne Société» (celle-ci comprenait la noblesse mais aussi la haute et la moyenne bourgeoisie). En France comme en Angleterre, en ce qui concerne l'esprit de caste, l'absence de rang pèsera toujours plus lourd dans les romans comme dans le vie- sur le destin de la jeune fille que sur celui du jeune homme (4). Les couvents étaient chargés de «fabriquer» en série des jeunes filles dociles, prêtes à accepter leur sort mais cette formation,

---

(3) Voir l'article de Jean E. Hunter; «The 18<sup>th</sup> century English Woman according to the Gentleman's Magazine», *Ibid.*, pp. 73-88.

(4) Voir Marie Laure Swiderski; «La condition de la femme française au 18<sup>e</sup> siècle», *Op. Cit.*, pp. 105-125.

longtemps considérée comme le garant d'appartenance à l'élite, n'empêcha pas les nouvelles idées de se propager, et la situation des femmes dans les deux grandes puissances européennes de l'époque fut à peu près identique à la fin de l'Ancien Régime, ce qui n'a rien d'étonnant puisque les deux pays entretenaient d'étroites relations politiques et culturelles.

Ces quelques remarques sur la situation du féminisme et des femmes de Lettres au XVIII<sup>e</sup> siècle vont nous permettre d'aborder plus aisément le cas de Mesdames de Grafigny et Riccoboni; choisis pour illustrer notre propos.

### c — Madame de Grafigny (1695-1758)

Cette femme dont nous connaissons en fait aujourd'hui peu de choses appartenait à une famille modeste dont la plus grande aspiration était de la marier d'une manière avantageuse. La jeune fille à peine âgée de 17 ans fut «sacrifiée plutôt que mariée» (5) à François Hugue de Grafigny, un riche bourgeois de Neufchâteau. De son mari, elle eut trois enfants, deux filles et un garçon, qui, hélas, ne vécurent pas. Ses lettres laissent penser cependant qu'elle fit, ou crut faire, tout ce qu'il fallait pour sauver son bonheur domestique. D'après les recherches de G. Noël, nous apprenons que «c'était une grosse personne sensible, un peu molle et gémissante à la moindre contrariété, prompte à faire des amis, à les aimer de tout son cœur, à se mêler de leurs affaires, donnant et demandant des conseils avec un excès qui brouillait tout» (6).

Madame de Grafigny était-elle une femme capable de dominer son mari jaloux et brutal? La réponse est négative puisque le ménage devint de plus en plus insupportable aux deux époux; M. de Grafigny finit par partir en Allemagne en 1720 et Madame de Grafigny fit instance pour obtenir une séparation judiciaire, chose rare pour l'époque. Le mari fut jugé demi-fou, enfermé à Neufchâteau dans un monastère où son état empira et où il sombra dans la folie véritable avant de mourir le 27 juin 1725.

---

(5) Le seul ouvrage qui nous éclaire sur la vie de Madame de Grafigny fut rédigé par G. Noël; *Une primitive oubliée de l'école des «cœurs sensibles», Madame de Grafigny (1695-1758)*, Paris, Plon, 1913.

(6) *Ibid.*, p. 17.

Madame de Grafigny, dès le moment où elle fut juridiquement séparée de lui, put enfin respirer. Mais cela ne lui donna ni situation, ni ressources. Néanmoins, malgré toutes les difficultés financières, elle était enfin libre de mener sa vie comme elle l'entendait. Sa liberté était bien entendu restreinte car elle n'eut plus qu'une seule solution pour vivre loin de ses parents: s'attacher à la Cour sous quelque prétexte afin de servir les princes et profiter au jour le jour du bienfait de leur générosité. Elle choisit de s'installer à proximité de la Cour de Lorraine. C'est donc par un bien heureux veuvage que commença la vie mondaine de cette femme qui allait par la suite l'amener aux Belles Lettres. En 1745 parut sans succès *La Nouvelle Espagnole* ce qui fut pour elle une déception. Mais il y avait chez elle le désir de ne pas rester sur un échec et de mériter le respect d'autrui, de plus elle voulait faire partie des rares auteurs qui vivaient de leur plume. Pour cela elle avait besoin de la protection des gens de haute naissance car à cette époque, même si l'ouvrage était un succès, l'auteur ne voyait presque rien de l'argent gagné par les libraires qui s'accaparaient la quasi totalité des bénéfices.

Ses longues années de souffrances, sa grande sensibilité et ses expériences peu communes lui permirent d'écrire en 1747 son unique roman: *Les Lettres d'une péruvienne*, un roman épistolaire mêlé de sentiments et de sociologie. La première édition fut anonyme, celles qui suivirent ne le furent plus; celle de 1752 contient même un avant-propos historique de Bret, un de ses adorateurs. Comme le dit M. Etienne, «Le talent de Madame de Grafigny apparaît tardivement et en une fois» (7).

Elle mourut en 1758, âgée de 63 ans, ayant acquis une réputation certaine grâce au considérable succès de son roman. Sa vie, commencée dans l'agitation et la douleur, se termina dans le calme et la sérénité. Après sa mort, il n'y eut pas moins de 20 éditions de son oeuvre! En voici l'énumération des dates et des lieux de publication: 1764, 1773, 1777, 1780 et 1797 à Paris, 1775 à Amsterdam, 1777 à Genève, 1788 à Londres. 1802, 1810, 1818, 1821, 1822, 1827, 1831, 1837 et 1879 à Paris, 1810, 1815 et 1833 à Avignon. Citons aussi les publications récentes qui parurent plus d'un siècle plus tard:

---

(7) Etienne, M.; «Un roman socialiste d'autrefois», *Revue des deux Mondes*, Le 15 juillet 1871.

1948 à Amsterdam, 1972 à Genève et 1975 à Londres (8). Nous reviendrons bien entendu sur le roman de cette femme qui connut un succès peu commun tant en France qu'à l'étranger.

**d) Madame Riccoboni (1714-1792)**

Elle naquit dans une famille noble mais pauvre à l'écart du «grand monde». Toute jeune, elle perdit ses parents et se trouva sous la tutelle d'une tante qui la laissa libre de suivre ses propres inclinations, ce qui lui permit de se présenter comme débutante à la Comédie Italienne. A 20 ans, elle épousa un de ses camarades, François Riccoboni qui l'introduisit dans le milieu intellectuel. Malheureuse en ménage, découragée par son manque de succès au théâtre, Madame Riccoboni chercha à se divertir en écrivant des romans (9). Ses premières publications eurent du succès, et après la mort de son mari en 1772, elle s'émancipa complètement. Elle eut des liaisons officielles; la légèreté des moeurs des comédiens était acceptée au XVIII<sup>e</sup> siècle car la société les considérait comme des êtres inférieurs mais nécessaires au peuple.

En 1757, elle publia son premier roman; *Mistress Fanni Butlerd*, une collection de lettres d'amour écrites par une héroïne anglaise. Elle se servit de sa première expérience et raconta sa liaison avec le comte de Maillebois dont elle fut éprise et qui la quitta.

Elle eut même l'idée de plagier Marivaux et écrivit une suite à sa *Marianne* que ses amis jugèrent excellente, ceci l'encouragea à entreprendre un ouvrage plus important. Elle publia en 1759, *Lettres de Juliette Catesby*.

En 1760, à 46 ans, elle se retira du théâtre, avec une pension de 1000 livres par an. La retraite lui procura le loisir nécessaire pour

---

(8) Publications récentes sur Madame de Graffigny :

— Graffigny, Madame de; *Lettres d'une Péruvienne*, à Amsterdam, aux dépens de la compagnie des libraires, 1948.

— Graffigny (Françoise d'Issembourg d'Happancourt, Madame de), *Lettres* précédées d'une notice bibliographique par Eugène Asse, Genève, Slatkine, 1972.

— Graffigny (Françoise Paule d'Issembourg du Buisson d'Happancourt); *Correspondance - Extraits*, publiés par Showalter, 1975.

(9) Pour la vie privée et intellectuelle de Madame Riccoboni, voir, Crosby, Emily; *Une Romancière oubliée, Madame Riccoboni, sa vie, ses ouvrages, sa place dans la littérature anglaise et française du 18<sup>e</sup> siècle*, Genève, Slatkine, 1970.

entreprendre un ouvrage plus ambitieux: *L'Histoire de Miss Jenni*, roman en deux volumes. Après sa publication qui fut très bien reçue, elle publia quelques adaptations de comédies anglaises, prépara 2 volumes comprenant 5 pièces qu'elle intitula *Le Nouveau Théâtre Anglais*. En 1768, elle écrivit *l'Histoire d'Ernestine*, un roman qui fut jugé faible du point de vue de l'analyse psychologique par rapport à ses œuvres antérieures. En 1778, elle publia son dernier roman: *Lettres de Milord Rivers*, un recueil de réflexions critiques et philosophiques.

Les dernières années de Madame Riccoboni furent difficiles. La Révolution lui enleva la petite pension qu'elle recevait depuis vingt ans et elle mourut dans la misère en 1792.

De son vivant (10) et après sa mort, en particulier au XIX<sup>e</sup> siècle (11) il y eut plusieurs éditions de ses œuvres. Après un intervalle de 127 ans, au XX<sup>e</sup> siècle, nous trouvons plusieurs publications sur cette romancière dont nous citerons les plus récentes; voir note (12).

#### e — Deux femmes : un message

Passons sur le fait que toutes deux utilisèrent le genre épistolaire, si prisé par tous les gens de Lettres de l'époque, pour ne nous attacher que la portée commune de leurs ouvrages.

(10) Avant sa mort en 1792, Madame Riccoboni vit paraître 5 fois ses œuvres complètes :

1. Riccoboni, Marie-Jeanne Laboras de Mezières, Mme; *Oeuvres Complètes*, Neuchâtel, imprimées à la Société typographique, 1780.
2. *Ibid.* Editées une deuxième fois par la même Société en 1783.
3. *Oeuvres Complètes de Madame Riccoboni*, Nouvelle édition, Paris, Volland, 1786.
4. *Collection Complète des Oeuvres de Madame Riccoboni*, Nouvelle édition, Neuchâtel, imprimées de la Société typographique, 1787.
5. *Oeuvres de Madame Riccoboni*, Paris, Bélin, 1792.

(11) De 1765 à 1849, il y eut 75 publications isolées et groupées de Madame Riccoboni.

- (12) 1. Stewart, Joan H.; *The Novels of Marie-Jeanne Riccoboni*, thèse publiée par University of North Carolina Press, 1976.
2. *Madame Riccoboni's Letters to David Hume and Sir Robert Liston (1764-1783)*, Edited by J.C. Nicholls, 1976.
3. *Lettres de Mistress Fanni Butlerd, par Madame Riccoboni*, Introduction et notes par J. Hinde Stewart, Genève, Droz, 1979.
4. Erlat, J.; «18. yüzyılda kadın yazarlar üzerine düşünceler ve Madame Riccoboni», *FDE*, T. 2, No. 8, Ankara, 1981, pp. 103-107.
5. *Madame Riccoboni; Lettres de Milady Juliette Catesby à Milady Henriette Camley, son amie*, Paris, Desjonquères, 1983.

Dans *Les Lettres d'une Péruvienne*, par l'intermédiaire d'une jeune étrangère nommée Zilia, Madame de Grafigny nous parle des défauts et des faiblesses des Français; Zilia aperçoit par exemple que «la parure des femmes et des hommes est si brillante si chargée d'ornements inutiles» (13). Un peu plus loin, elle moralise sur leur vanité, leur frivolité et leur politesse: «Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni faiblesse, ni pénétration pour démêler que le goût effréné par le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs et qu'il remplace le bon sens et la raison par le faux brillant de l'esprit» (14). Elle critique également leur comportement envers les femmes: «Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en crois point de plus déshonorante pour leur esprit que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent et en même temps ils les méprisent avec un égal excès. La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu, regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il se recouvrirait de honte et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisait quelque insulte personnelle et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite par des calomnies sans craindre ni blâme ni punition... Ici, loin de compatir à la faiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris; celles d'un rang plus élevé, jouets de la séduction et de la méchanceté des hommes, n'ont pour se dédomager de leurs perfidies que le dehors d'un respect imaginaire toujours suivi de plus mordante satire» (15).

L'auteur nous fait également part de ses réflexions sur l'éducation des jeunes filles: «...je ne sais qu'elles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils, je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse pour leur apprendre à vivre dans le monde; que l'on confie

---

(13) Madame de Grafigny; *Les Lettres d'une Péruvienne*, Paris, chez Dauthereau-Libraire, 1827, p. 168.

(14) *Ibid.*, p. 171.

(15) Madame de Grafigny; *Les Lettres d'une Péruvienne*, Op. cit., p. 195.

le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir...» (16).

Quant aux romans de Madame Riccoboni, ils visèrent à être moralement utiles. C'est pourquoi elle peignit des vérités douces et simples; mais l'ardente passion pour le bien de l'humanité qui s'emparait de quelques-unes de ses contemporaines la laissait froide et c'est seulement dans ses derniers écrits qu'elle montra des sentiments révolutionnaires. Il n'est pas étonnant que la question concernant la position de la femme et de ses droits attira l'attention de Madame Riccoboni. Pendant ses 25 années de théâtre elle a très bien connu les difficultés que devait affronter toute jeune fille obligée de gagner sa vie et de se frayer un chemin. Elle appartenait à la société des comédiens où il y avait une égalité entre les sexes et elle en ressentait fortement la différence que la société faisait entre l'homme et la femme. C'est d'ailleurs un sujet dont elle ne se lassa pas. Dans ses romans, les héroïnes en souffrent et en parlent, elles se plaignent d'être des créatures inférieures mises au monde pour le plaisir des hommes qui exigent d'elles des principes tels que la vertu, la finesse, une bonne éducation mais ne font rien pour défendre leurs causes. Ceux-ci, au contraire, saisissent toutes les occasions pour «sacrifier la réputation des femmes à leurs plaisirs, à leurs amusements» (17). Par la bouche d'une héroïne dans *L'Histoire d'Ernestine*, Madame Riccoboni s'attaque à la façon de penser incohérente des hommes: «Ils se prétendent formés pour guider, soutenir, protéger un sexe timide et faible; cependant eux seuls attaquent entièrement sa timidité et profitent de sa faiblesse. Ils ont fait entre eux d'injustes conventions pour asservir les femmes, les soumettre à un dur empire; ils leur ont imposé des devoirs, ils leur donnent des lois; et par une bizarrerie révoltante née de l'amour d'eux-mêmes, ils les pressent de les enfreindre et tendent continuellement des pièges à ce sexe timide, dont ils osent se dire le conseil et l'appui». (18) Cependant ces héroïnes se contentent seulement de protestes, elles ne proposent rien pour remédier à l'état des choses dont elles souffrent.

---

(16) *Ibid.*, p. 186.

(17) Riccoboni, Marie-Jeanne; *L'Histoire d'Ernestine*, Collection complète des oeuvres de Madame Riccoboni, Nouvelle édition, Neuchatel, 1780, T. 9, p. 58.

(18) *Ibid.*, p. 56.

Dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré certaines difficultés, les femmes-écrivains furent relativement plus nombreuses, Mesdames de Grafigny et Riccoboni ne sont que deux exemples parmi d'autres appartenant en général à une élite sociale mais dont l'importance ne peut être niée. Il n'est possible de parler du progrès de la pensée française à cette époque sans citer également Madame de Tencin, la Marquise du Châtelet ou Olympe de Gouges, trois des plus grands noms du féminisme de l'époque. Les droits féminins étaient limités par le codes civil et pénal mais ceci n'empêcha pas la femme de travailler non seulement en tant que servante ou ouvrière, mais aussi en tant qu'écrivain. Pourtant au XVIII<sup>e</sup> siècle nous ne voyons pas encore de femmes politiques ou dirigeantes. Bien entendu, tout le monde connaît le rôle joué par les favorites telle que la Marquise du Barry auprès du Louis XV mais ce ne sont que de rares exceptions qui concernaient uniquement les femmes de la Cour dont la domination indirecte exista tout au long de l'histoire tant en France qu'en Turquie. Ceci ne peut donc être généralisé pour le commun des femmes.

Ces deux auteurs déjà mentionnées dans une thèse universitaire turque traitant d'un sujet analogue (19) symbolisent donc fort bien la mentalité féminine de l'époque. Education, travail, indépendance, égalité des sexes, libération des mœurs, toutes ces idées, même si elles sont encore en grande partie le privilège d'une minorité, nous prouvent bien que les hommes n'ont pas été les seuls à préparer le grand bouleversement français qui fera basculer l'Occident dans le modernisme en 1789.

## **2 — Les Femmes-Ecrivains turques et l'Ancien Régime**

### **a — Les bases socio-religieuses**

Dans la société turque du XVIII<sup>e</sup> siècle, un tout autre système était en vigueur. Avant l'Islam, sur le territoire turc, il n'y avait pas de différences de droit entre l'homme et la femme. Par exemple, avant le mariage, jeunes gens et jeunes filles n'avaient pas besoin d'attendre la mort de leurs parents pour hériter de leurs biens. Le partage était fait du vivant des parents et les jeunes étaient ainsi capables d'unir leurs ressources. La maison conjugale était le bien commun du mari et de la femme. Influencés par diverses religi-

---

(19) Erlat, J.; *La Condition de la femme dans les «Contes» de Voltaire*, Paris, 1978, pp. 52-69.

ons (la femme par le chamanisme, l'homme par le totémisme) les individus furent considérés comme des êtres doués de forces sacrées, c'est ce qui amena les anciens Turcs à donner des droits égaux à l'homme et à la femme. Par exemple, dans les cérémonies du culte et dans les tribunaux et ce, même en temps de guerre, l'épouse était toujours présente au côté du dirigeant (20). La vie conjugale et familiale fonctionnait démocratiquement; le mari ne pouvait, entre autres, imposer à sa femme les travaux ménagers, chacun s'occupait de ses propres affaires personnelles (21). Il ne s'agissait donc pas d'un système patriarcal et la femme turque vivait d'une manière libre, ne subissant que les impératifs de la maternité.

Elle ne commença à perdre sa liberté que beaucoup plus tard, après la conversion des Turcs à l'Islam au X<sup>e</sup> siècle. Cependant les anciennes coutumes résistèrent encore avant de s'effacer peu à peu. Les Turcs refusèrent longtemps la polygamie mais finirent par subir l'influence de la culture musulmane qui joua dans ce domaine un rôle négatif. Citons, également, un cas anodin mais significatif: celui des prénoms; ils cédèrent petit à petit leur place aux prénoms arabes et persans pour disparaître presque complètement.

Par contre, l'infériorité de la femme dans la maison conjugale n'existait ni dans la famille turque ni dans la famille musulmane originelles, ce concept venu d'Iran ne menaca l'ordre démocratique du ménage turc que plus tard. La religion iranienne était à l'époque le zoroastrisme qui considérait la femme comme un être damné et impur qui devait rester enfermée car elle était à l'origine de tout mal. Malgré l'Islam et le voisinage iranien, la femme turque, jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, réussit à rester libre dans sa famille et dans ses relations avec les autres, elle occupa même des missions politiques (22). Mais à partir du XV<sup>e</sup> siècle, l'égalité entre les deux sexes disparut petit à petit à l'Est de la Turquie, lorsque l'influence iranienne kurde où le système patriarcal était en vigueur, s'intensifia.

---

(20) Voir Nermin Abadan Unat; *Türk Toplumunda Kadın*, Ekin Yayınları, İstanbul, 1982, pp. 7, 8.

(21) Voir Mehpare Tevfik; *Türk tarihinde aile hayatı evrimi ve bunda kadın*, Hüsnütabiat Matbaası, İstanbul, 1936, pp. 19, 20.

(22) Nous l'apprenons par les récits de voyage d'Ibni Batuta, écrivain arabe qui traversa l'Anatolie centrale au XIV<sup>e</sup> siècle. Voir, Ibni Batuta; *Se-yahatname-i Ibni Batuta*, Matbaai Amire, İstanbul, p. 392.

L'habitude de se marier avec plusieurs femmes qui n'existait que chez les riches se généralisa et la famille turque devint patriarcale. Bien que d'après les lois islamiques le témoignage de la femme soit accepté et que dans l'héritage elle ait le droit à la moitié des biens de l'homme, ces lois en fait ne furent pas respectées et plus tard avec l'apparition des «ferman» des Sultans, «équivalant aux édits royaux européens) même la vie quotidienne des femmes devint insupportable. Ces «ferman» lui firent perdre sa liberté d'agir, de sortir et même de choisir ses vêtements. Elle dut obéir à son mari et subir son statut inférieur: il fallait surtout qu'elle se tût et qu'elle fût pieuse. Cette «infériorité» féminine dura plusieurs siècles et il faudra attendre 1839, date de la proclamation «Gülhane Hattı Hümayunu» pour qu'un effort efficace soit fait en vue d'assurer le Droit des individus sans distinction de sexe, de religion et de race. Le XVIII<sup>e</sup> siècle turc, à l'inverse du français, n'offre, en ce qui concerne le féminisme, aucune rupture avec les périodes précédentes et les femmes-écrivains dont le talent et la personnalité auront quelque notoriété seront, on s'en doute, fort rares.

#### b — Les Turques et les Lettres

Les plus anciennes oeuvres composées par des femmes datent du XV<sup>e</sup> siècle. Citons Kastamonulu Zeynep Hatun et Fâhru'n-nisa Mihri Hatun, deux Turques qui vécurent à l'époque du sultan Fatih Mehmet et qui nous ont laissé des poèmes galants. La première est surtout connue pour avoir composé un recueil de poèmes en langue turque et personne qu'elle dédia au souverain. Malheureusement l'édition complète de cette œuvre dédicacée n'existe plus aujourd'hui (23).

Les deux siècles suivants, réputés pour la poésie, virent naître trois poétesses dont la principale, Ayşe Hubba Hanım, qui vécut vers la fin du XVI<sup>e</sup>, est considérée par les spécialistes comme une des plus grandes femmes de Lettres de son époque. Elle composa un «Divan» (24) et écrivit une œuvre de plus de 3000 vers intitulée *Hurşid ü Cemâl*.

(23) Voir, Cumhur, Müjgan; *Türk kadın yazarların eserleri*, Son Havadis Matbaası, Ankara, 1955, p. 6.

(24) Ecrit où l'écrivain tire son inspiration de connaissances livresques et de conceptions abstraites. Ce genre d'écrit considère l'art comme une utilisation habile de mots et de phrases complexes. Il apparaît dans la littérature turque du 13<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup>.

Pour ce qui est du XVII<sup>e</sup> siècle, nous ne mentionnerons qu'Afi-  
fe Sultan, qui, paradoxalement, bien qu'élevée dans le sérail et  
cloîtrée dans le harem du Sultan Murat IV, composa des poèmes po-  
pulaires basés sur les événements historiques de l'époque.

Aucun changement quantitatif ni qualitatif n'interviendra au  
siècle suivant et les femmes continueront à limiter leur «audace»  
littéraire principalement à la poésie. Trois noms seulement méritent  
d'être retenus. Citons tout d'abord Ani Fatma Hanım, morte  
en 1710; dont la date de naissance nous est inconnue. Cette écri-  
vain de moyenne importance eut cependant une certaine célébrité  
sous le pseudonyme de «Hâce-i Zenan» (la préceptrice) et composa  
un «Divan» qui, s'il ne fut jamais publié, fut, dit-on, fort appré-  
cié de son entourage (25). Les deux autres femmes, de plus grande  
envergure, retiendront plus longuement notre attention.

c — **Sitki Ümmetullah Hanım** (..... - 1761)

Nous ignorons également la date de naissance de cette con-  
temporaine de Madame de Grafigny qui mourut en 1761. Fille de  
famille aisée et de grande culture (sa soeur Faizé Fatma Hanım  
composa également quelques poèmes) elle reçut son éducation,  
comme il était coutume de le faire dans son milieu, à l'intérieur du  
clan familial. Cela ne l'empêcha pas de ne rien ignorer des préoccupations  
de son temps ni d'apprendre les langues nécessaires  
à tout esprit cultivé de l'époque à savoir, l'arabe et le persan. Sitki  
Ümmetullah Hanım fut célèbre pour le lyrisme héroïque de ses  
compositions et écrivit aussi -chose rarissime- deux ouvrages en  
prose intitulés **Mecmaul Ayvar** et **Gencil Envâr**, qui, hélas, ne furent  
jamais publiés (26).

d — **Zübeyde Fitnat Hanım** (..... - 1780)

C'est de loin la plus importante des personnalités littéraires  
féminines du XVIII<sup>e</sup> siècle. Fille du grand savant Ahmet Tahir Efendi  
qui lui fit donner une excellente éducation et femme d'un im-  
portant magistrat, Derviş Mehmet Efendi, elle vécut non seulement  
à İstanbul, une des plus grandes cités du monde, mais plongée au  
cœur de la vie intellectuelle de l'Empire. Elle fréquenta les plus

---

(25) Bursalı, Mehmet Tahir Efendi; **Osmanlı Müellifleri**, Yaylacık Matbaası,  
İstanbul, 1975, T. 2, p. 8.

(26) Bursalı, Mehmet Tahir Efendi; **Osmanlı Müellifleri**, Op. cit., T. 2, p. 385.

beaux esprits scientifiques et littéraires de son temps et se lia d'amitié à des célébrités comme Koca Ragıp Paşa et Haşmet, avec qui, selon Ahmet Rasim, poète du XIX<sup>e</sup> siècle, elle eut des échanges fort osés frisant même parfois une franche obscénité tant elle pouvait se permettre intellectuellement de traiter d'égal à égal avec eux. Cette femme savante exceptionnelle sous tous rapports fut célébrée non seulement pour sa vertu mais aussi pour sa brillante intelligence et son talent. Elle eut le rare privilège de voir son «Divan» publié (27) et d'être considérée, grâce à la perfection formelle de ses œuvres qui manquèrent toutefois de sensibilité féminine, comme l'égal des poètes turcs de son temps (28).

### 3 — Turques et Françaises : Similitudes et Différences

#### a — Similitudes

Les femmes de Lettres des deux pays furent toutes évidemment, d'un milieu social aisé. Éduquées dans les couvents, par des précepteurs ou par leur entourage, elles eurent en commun une ouverture vers «les choses de l'esprit», qui les amena à ressentir le besoin de s'exprimer par l'écriture. Les Françaises eurent pour les guider les célèbres salons littéraires de l'époque d'ailleurs sous l'égide de femmes où l'on débattait des idées littéraires, philosophiques à la mode. Ceux-ci leur permirent non seulement de se distraire mais d'acquérir une maturité intellectuelle qui en faisait les égales de leurs contemporains les plus prestigieux. Si les Turques, elles, ne connurent pas l'audace et la frivolité parfois licencieuse des salons, elles purent néanmoins bénéficier d'une institution qui, sur le plan intellectuel joua un rôle, toutes proportions gardées, similaire, à savoir, les «tekke» (29). Bien que ces derniers fussent religieux, ils permirent aussi aux femmes de sortir, de communiquer et d'apprendre, bref de s'ouvrir au monde des Arts et des Lettres. Bon nombre d'entre elles y développèrent, entre autres, leurs talents pour la calligraphie et la musique. Les «tekke» leur offrirent une atmosphère paisible qui leur permit de composer leurs œuvres, qu'elles fussent littéraires ou non.

(27) 1<sup>ère</sup> édition : Bulak Matbaası, İstanbul, 1948.

2<sup>ème</sup> édition : Tasviri Efkan Matbaası, İstanbul, 1852.

(28) Bursa, Mehmet Tahir Efendi, *Osmanlı Müellifleri*, Op. cit., T. 2, p. 116.

(29) Endroit où se réunissaient les personnes de même ordre religieux.

Ce qui frappe immédiatement, c'est leur différence quantitative. Les femmes de Lettres françaises furent bien plus nombreuses que les Turques : résultat logique d'une situation socio-culturelle. Ces dernières furent incomparablement plus liées aux obligations et aux tabous de leur milieu. Si Sitki Ümmetullah Hanım et Zübeyde Fitnat Hanım eurent en commun avec Mesdames de Graigny et Riccoboni une vie conjugale malheureuse, jadis elles ne purent s'en libérer comme le firent les Françaises. Les femmes de Lettres, en France, furent, on l'a vu, abondamment publiées et certaines purent vivre de leur plume, chose impensable en Turquie. Les Turques au contraire durent se contenter d'un public limité à leur entourage et celles qui eurent la chance d'être publiées le furent tout à fait exceptionnellement, leurs oeuvres tombant en général dans l'oubli, faute de réédition. Malgré les préjugés de leur époque qui considéraient le roman comme un genre mineur comparé à l'essai et au théâtre, les romancières françaises finirent par s'imposer et vaincre le mépris des pédants. Considérées alors comme des artistes à part entière, leurs oeuvres et leur vie furent l'objet de nombreuses études sérieuses et savantes, là encore, la différence est grande avec les Turques dont on fit si peu de cas que leur date de naissance est aujourd'hui inconnue et que les spécialistes ne sont même pas d'accord sur la date de leur mort (par exemple, celle de Sitki Ümmetullah Hanım varie de 1704 à 1761 selon les sources) (30). On ne sait pour ainsi dire rien de leur vie et on douterait presque de leur existence si les encyclopédies ne nous donnaient des précisions concernant leur tombeau et les anthologies quelques vers livrés au hasard (Zübeyde Fitnat Hanım, éditée deux fois après sa mort, est une exception et fut sauvée de l'oubli grâce à ces deux éditions postumes).

Ajoutons pour finir que l'activité journalistique des Françaises qui imitèrent les Anglaises n'exista évidemment pas à cette époque-là dans l'Empire ottoman.

### c — Le décalage

Les différences vont s'estomper avec le temps et ce qui se passa en France à la veille de la Révolution Française s'appliquera à la Turquie un peu plus d'un siècle plus tard, lorsque

(30) 1704 : Cumhur, M.; *Türk kadın yazarların eserleri*, Op. cit., p. 7.  
1761 : Bursalı, Mehmet Tahir; *Osmanlı Müellifleri*, Op. cit., T. 2, p. 383.

l'influence occidentale s'intensifiera. Les romans «à l'occidentale» apparaîtront vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et tout comme les Françaises qui, comme Madame Riccoboni, commencèrent par traduire des romans étrangers, les Turques traduiront des romans français vers 1890 (31) et la première romancière turque Fatma Aliye Hanım signera sa première oeuvre **Muhazarat** en 1892. Pour parfaire le décalage entre les deux pays, ajoutons que la presse féminine verra le jour à Istanbul en 1908 (32)

#### 4 — Mort de l'Ancien Régime : Une ère nouvelle

##### a — Le Pré-Kemalisme

Sans négliger le fait que la révolution linguistique de 1828 a rendu difficile l'accès aux archives écrites dans une langue que beaucoup d'historiens ignorent, la raison profonde de cette «pauvreté» de l'histoire littéraire féminine turque est bel et bien due à la mentalité de notre société qui relégua la femme à un rang inférieur. C'est une interprétation négative des concepts musulmans qui maintint la femme dans un état de dépendance matérielle totale et de sous-développement intellectuel quasi absolu. L'effervescence pré-révolutionnaire qui régna en France au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui fit faire à l'émancipation de la Française des progrès rapides, ne pouvait pas exister dans les conditions socio-culturelles étouffantes qui sévissaient tant au XVIII<sup>e</sup> qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle ottoman.

##### b — La Révolution Kémaliste

La puissance occidentale devint telle qu'il fut impossible à l'Empire d'y résister. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ressemblant un peu comme nous l'avons signalé, au XVIII<sup>e</sup> français, glissa lentement vers les idées nouvelles. Ce réformisme moderniste se fit peu à

---

(31) Les premiers romans édités en Turquie furent des traductions de romans étrangers. La première traduction fut celle de **Télémaque** de Fénelon, en 1862. Elle fut suivie par d'autres, surtout par celles d'oeuvres d'écrivains français du 18<sup>e</sup> siècle. La première traduction faite par une Turque date de la fin du 19<sup>e</sup> : **Volonté** de Jori One par Fatma Aliye Hanım.

(32) Les premiers magazines publiés en Turquie pour les femmes : **Kadınlar Dünyası** et **Haımlara Mahsus Gazete** datent de 1908 et furent pour elles un moyen de publier des contes et des feuilletons.

peu sentir dans la capitale et dans les quelques grands centres urbains mais il fallut attendre Atatürk pour qu'il explose littéralement et fasse entrer la Turquie dans le monde moderne. Certes, il manque à l'émancipation de la femme turque la lente maturation dont bénéficia la Française, elle leur fut «offerte sur un plateau» et seul le temps pourra lui faire comprendre la valeur du «cadeau». Les citadines, et c'est normal, l'ont déjà comprise et ont mis à profit cette belle égalité toute neuve; le résultat est là : les femmes sont présentes dans tous les domaines et au plus haut niveau. En ce qui concerne les femmes de Lettres une seule étagère de la Bibliothèque Nationale suffit à contenir les oeuvres féminines de plusieurs siècles, alors qu'une salle entière ne suffirait pas à celles qui furent écrites depuis 50 ans! Le décalage entre les femmes de Lettres françaises et turques a pour ainsi dire disparu, Madame de Grafigny et Madame Riccoboni n'auront plus à plaindre Sitki Ümmetullah Hanım et Zübeyde Fitnat Hanım, la descendance de ces dernières est bien assurée... enfin!

#### Principaux ouvrages de référence

##### A. En langue française :

1. Crosby, Emily; **Un romancière oubliée : Madame Riccoboni, sa vie, ses oeuvres, sa place dans la littérature anglaise et française**, Genève, Slatkine, 1974.
2. Duclos, Charles Pinot; **Considérations sur les moeurs de ce siècle**, Paris, Hiard Libraire-éditeur, 1831.
3. Fauchery, Pierre; **La destinée féminine dans la roman européen du 18<sup>e</sup> siècle**, Paris, A. Colin, 1972.
4. Grafigny, Madame de; **Les lettres d'une Péruvienne**, Paris, chez Dauthereau-Libraire, 1927.
5. Larnac, Jean; **Histoire de la littérature féminine en France**, Paris, Neuchatel, 1929.
6. Noël, G.; **Une «Primitive» oubliée de l'école des coeurs sensibles, Madame de Grafigny (1695-1758)**, Paris, Plon, 1913.
7. Paul Fritz et Richard Morton éditeurs; **Woman in the 18<sup>th</sup> century and other essays**, Samuel Stewans Hakkert & Co. Toronto and Sarasota, 1976.
8. Riccoboni, Marie-Jeanne; **Collection complète des oeuvres de Madame Riccoboni**, Heuchatel, 1780.
9. Showalter; «A Woman of letters in the French enlightenment : Madame de Grafigny» **A British Journal of Eighteenth-century Studies**, V. 1, No. 2, 1978.

B. En langue turque :

1. Bursalı, Mehmet Tahir; **Osmanlı Müellifleri**, İstanbul, Yaylacık Matbaası, 1975.
2. Ceneviz, Macit; **Geçmişten Bugüne Kadın**, Ankara, Bulur Yayınevi, 1978.
3. Cumhuriyet, Müjgan; **Türk Kadınının Şiiri**, Ankara, Tisa Matbaacılık Sanayi Limited Şirketi, 1970.
4. Cumhuriyet, Müjgan; **Türk Kadın Yazarların Eserleri**, Ankara, Son Havadis Matbaası, 1955.
5. Finn, Robert; **Türk Romanı**, Ankara, Bilgi Yayınevi, 1984.
6. Kocatürk, Vasfi Mahir; **Türk Edebiyatı Antolojisi**, 1967.
7. Tefik, Mehpere; **Türk Tarihinde Aile Hayatı ve Bunda Kadın**, İstanbul, Hüsnü Tabiat Matbaası, 1936.
8. Topçuoğlu, Hamide; **Kadınların Çalışma Salkleri ve Kadın Kazancının Aile Bütçesindeki Yeri**, Ankara, Kültür Matbaası, 1957.
9. Unat, Nermin Abadan; **Türk Toplumunda Kadın**, İstanbul, Ekin Yayınları, 1982.
10. Uraz, Murat; **Kadın Şair ve Muharrirlerimiz**, İstanbul, 1941.